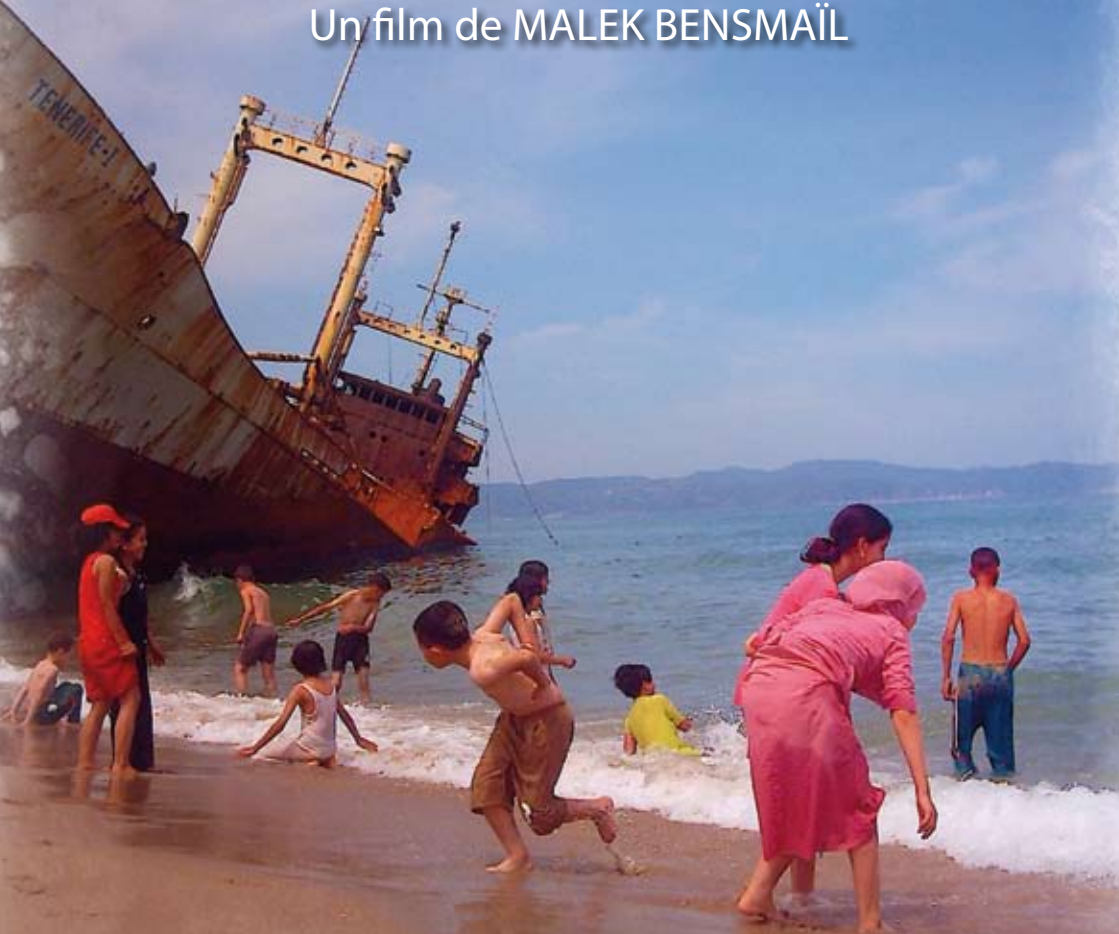


La hine est encore loin

Un film de MALEK BENSMAÏL



« Recherchez le savoir, jusqu'en Chine s'il le faut »

LE PROPHÈTE MOHAMED

"أطلبوا العلم ولو في الصين"

حديث شريف



« Recherchez le savoir, jusqu'en Chine s'il le faut »

LE PROPHÈTE MOHAMED

La hine est encore loin

Un film de MALEK BENSMAÏL

DISTRIBUTION TADRART Films

10, passage des Taillandiers
75011 Paris
Tél. : 01 43 13 10 68
contact@tadrart.com
www.tadrart.com

Programmation

Marion Pasquier
mpasquier@tadrart.com

Marketing et Partenariats

Marie Le Seach
mleseach@tadrart.com

RELATIONS PRESSE LE PUBLIC SYSTEME CINEMA

Céline Petit & Agnès Leroy

40, rue Anatole France
92594 Levallois-Perret cedex
Tél: 01 41 34 23 50/21 09
cpetit@lepublicsystemecinema.fr
aleroy@lepublicsystemecinema.fr
www.lepublicsystemecinema.fr

SORTIE LE 28 AVRIL 2010

DOCUMENTAIRE / FRANCE-ALGERIE / COULEUR / 130 MIN / 35MM
DTS DIGITAL / 2008 / VISA N° 115 667

www.lachineestencoreloin.com

Photos et dossier de presse téléchargeables

"أطلبوا العلم و لوفوا الحاد"

SYNOPSIS

Le 1^{er} novembre 1954, un couple d'instituteurs français et un caïd algérien sont victimes d'une attaque meurtrière près de Ghassira, un petit village chaoui.

Cet acte marque le début de la guerre pour l'indépendance de l'Algérie.

50 ans après, Malek Bensmail pose sa caméra dans cette région considérée comme le « berceau de la révolution » et interroge ses habitants sur leur rapport à l'histoire, à la langue, à la France...

Des écoliers d'aujourd'hui aux témoins d'époque, c'est l'Algérie contemporaine qui se donne à voir, entre acceptation et révolte, entre mémoire, présent et avenir.



MALEK BENSMAIL

Né à Constantine en 1966, ses documentaires ont tous trait à l'histoire contemporaine de son pays. Malek Bensmail s'attache à dessiner les contours d'une Algérie complexe, développe une écriture particulière sur la question de l'appartenance et de l'identité, et fait de son cinéma un enjeu de citoyenneté et de démocratie.

Lauréat de la Villa Kujoyama au Japon (Villa Médicis Asie) en 2009.

FILMOGRAPHIE

La Chine est encore loin – 2008, 120'

Le Grand Jeu – 2005, 90'

Aliénations – 2004, 105'

Algérie(s) – 2003, 180'

Plaisirs d'Eau – 2002, 70'

Des vacances malgré tout – 2001, 70'

Démokratia – 2000, 19'

Boudiaf, un espoir assassiné – 1999, 60'

Décibled – 1998, 52'

Algerian TV Show – 1997, 13'

Territoire(s) – 1996, 30'

FESTIVALS – LA CHINE EST ENCORE LOIN

2009 Grand Prix

24^e Festival international du film documentaire DOK.FEST, Munich

Prix Spécial du Jury

Festival international du cinéma méditerranéen, Tétouan

2008 Prix Spécial du Jury

Festival des 3 Continents, Nantes

Grand Prix du meilleur documentaire

Festival du cinéma d'auteur en numérique, Paris

NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

« Le désir d'un film surgit souvent à partir des autres films réalisés et d'une suite de questions qui restent posées, suspendues. »

Après mon documentaire ALIENATIONS - où j'ai été confronté à l'univers de la folie, documentaire où d'ailleurs la question de l'identité et de la langue est prédominante -, et après LE GRAND JEU - film sur une élection présidentielle où j'ai parcouru mon territoire sur plus de 40 000 kms d'Est en Ouest, du Nord au Sud. J'y ai vu un monde rural difficile et dur, j'y ai rencontré un nombre impressionnant d'enfants d'agriculteurs et d'ouvriers... Des enfants aux visages tendus par le désir d'apprendre, le désir de rencontres, visages tantôt inquiets, souvent drôles, rieurs, parfois graves. J'ai commencé à imaginer en premier lieu un projet sur la langue, sur l'école comme enjeu de pouvoir et d'acculturation en Algérie, de la colonisation à nos jours.

Je décide alors que « l'Enfance », l'apprentissage, et la vie d'un village des Aurès où le déclenchement de la révolution algérienne a eu lieu, seraient probablement les thèmes forts de mon prochain film documentaire.

Puis il y a « LE » premier souvenir de cinéma. Le souvenir de la première image de cinéma qui a fasciné l'enfant que j'étais à Constantine. Avec mon grand frère, nous avons admiré à la Cinémathèque un des chefs d'œuvre du cinéma néo-réaliste italien : LE VOLEUR DE BICYCLETTE de Vittorio De Sica. Probablement un déclencheur indélébile dont je garde encore l'image de ce père et ce fils, tout autant que les espaces qu'ils traversent ensemble dans le film.

Cette image latente et récurrente qui me revient sans cesse, devient pour moi, une sorte de constat évident de ce thème fortement représentatif de l'après-guerre en Italie que je transpose à « mon » Algérie d'aujourd'hui. L'enfant n'est-il pas l'interrogateur idéal et obsédant de notre époque ?

Histoire, crise d'identité, guerre d'Algérie, terrorisme, décennie noire, crise économique et sociale... L'enfant est à la fois témoin oculaire et victime innocente de la misère, de la ruine morale, de l'exclusion, mais aussi appel à une éducation et une humanité nouvelles. L'enfant est la figure du déshérité/héritier à qui les adultes doivent des comptes sur l'état de l'Algérie et des soins pour son avenir.

ENTRETIEN AVEC MALEK BENSMAÏL

Vous avez réalisé de nombreux documentaires. Après avoir ausculté une campagne électorale, un hôpital psychiatrique, les arcanes du pouvoir... vous posez votre caméra dans une école. Pourquoi ?

L'école est, me semble-t-il, le nœud gordien de la problématique d'évolution d'un pays. Près d'un demi-siècle après l'indépendance, l'Algérie est vraiment loin d'avoir résolu la question lancinante de son identité : guerre des langues bien sûr, mais aussi effondrement des idéologies, écroulement des mythes du socialisme et du nationalisme arabe, montée de l'islamisme, esprit de revanche sur la francophonie, déni des réalités historiques et culturelles. L'Algérie post-indépendante, dans la continuité de l'aliénation et de l'acculturation de son peuple, a renforcé (peut-être inconsciemment ?) une autre domination sous couvert de récupération d'une « identité arabo-musulmane ». Il s'agit là d'éléments de réflexion et de recherches qui ont nourri mon désir de tourner ce film. La transmission, la civilisation, le juste équilibre des traditions et de la modernité, la vérité sur l'Histoire, le choix des langues enseignées... On ne naît pas islamiste, terroriste, ni nationaliste, on le devient !



Vous montrez un système éducatif à bout de souffle. Vous avez fait toute votre scolarité en Algérie. Ce que vous avez vu pendant le tournage a ravivé ce que vous avez vous-même vécu ?

Oui, il est vrai que j'ai vécu des choses plus positives. Je suis né en 1966, j'ai vécu la période du bilinguisme, c'était une belle période, on apprenait certaines matières en français et d'autres en arabe. J'ai fait partie de la génération qui a vu l'arabisation commencer à prendre du terrain : petit à petit, les mathématiques qui étaient en français passaient en arabe, on a hérité peu à peu de cette schizophrénie. Maintenant, tout le système éducatif est arabisé alors que l'enseignement supérieur des matières scientifiques est en français ! Nous avons appris l'arabe de manière très violente. Comme il y avait peu de professeurs qualifiés en arabe littéraire, le pouvoir de l'époque a importé des profs syriens ou égyptiens, qui étaient refoulés par leurs pouvoirs respectifs, souvent des islamistes. Assad et Sadate nous ont envoyé toute leur médiocrité, tous leurs prisonniers politiques, on a hérité de gens très très violents. Je me souviens, l'arabe je l'apprenais à coup de brosses de tableau sur la tête !

C'est donc aussi un film sur la violence de la langue...

L'arabe en Algérie, contrairement aux autres pays, est devenu en quelque sorte une langue de pouvoir. Les gens parlent avant tout un dialecte algérien, le dialecte de la rue, très vivant. Il y a aussi le tamazight, parfois le français... Mais dès qu'on est face au pouvoir, à l'administration : un policier, un douanier, les impôts, n'importe quelle administration, on se retrouve face à des interlocuteurs qui parlent un arabe classique, souvent très mal d'ailleurs.

On voit bien dans le film, les enfants ont plein de choses à raconter, par exemple quand Mohamed leur demande « qui d'entre vous a un grand-père qui a fait la Révolution ? » ils ont tous des réponses, ils voudraient tous participer, mais comme on leur demande absolument de répondre en arabe classique et que ce n'est pas leur langue maternelle (c'est plutôt le berbère parce que ce sont des Chaouis, là où j'ai tourné, ou l'algérien), du coup ils ne peuvent pas répondre. Ils sont bridés, bloqués. Parfois, je sentais que Mohamed voulait leur parler dans

leur langue, berbère ou algérien, et là les enfants sont plus spontanés, vifs, ils répondent plus facilement. C'est un enjeu très important, la langue !

Comment en est-on arrivé là ?

Après la décolonisation, il aurait fallu qu'on fasse comme les Libanais : affirmer une identité multiple. L'Algérie a connu la conquête arabe, mais également la conquête ottomane pendant 4 siècles et la colonisation française... C'est un pays historiquement multilingue. Quand il y a une multiplicité d'entrées, il faut les accepter, et non pas les réduire. On peut enseigner l'arabe, mais ne pas réduire les autres langues et surtout il faut officialiser le dialecte algérien. Or le système politique a tout de suite dit en 1962 : « on arabise tout » pour dire qu'on appartient à la grande union du monde arabe. Le système a peu à peu réglé ses comptes avec le français car c'était la langue de l'ennemi, sauf que l'arabisation a été menée de manière très rapide, ça a créé des tensions, des cassures. En Algérie, la nouvelle génération ne sait plus parler ni le français, ni véritablement l'arabe classique, ni le berbère, il y a une sorte de schizophrénie linguistique qui est assez dommageable. On parle même d'analphabètes trilingues ! C'est pourquoi je rappelle, à travers l'écriture même du générique du début, la guerre des langues avec la multiplication des langues qui apparaissent et disparaissent au gré des conquêtes, colonisations, révolutions...

Cette schizophrénie trouve son comble quand on dit aux enfants que s'ils veulent réussir, devenir médecin, ils doivent maîtriser le français !

Oui, le système ne va pas jusqu'au bout des choses : les élèves à la fin du bac sont arabisés sauf que tout l'enseignement supérieur est fait en français ! Donc ils reperdent deux ou trois ans à réapprendre le français ! On sent que le pays est géré au jour le jour, selon les pouvoirs, les enjeux politiques du moment, on tâtonne...

Votre film dresse un constat très sombre de l'Algérie, on a l'impression d'un pays bloqué, figé, d'une administration paralysée... Est-ce le cas ?

Pour le pouvoir, le principe est d'unir les Algériens en leur donnant une seule identité, arabo-musulmane, c'est-à-dire une langue : l'arabe, un pays : l'Algérie et une religion : l'islam. En politique, il a fallu juste ajouter un parti unique pour clore la quadrature du cercle. En résumé, effacer la richesse même des identités multiples d'un peuple et le restreindre à l'unicité du chiffre 1. On y revient à chaque fois, c'est en quelque sorte « notre » prison puisque selon la croyance, la religion est un livre révélé par Dieu en arabe, la langue s'est identifiée à la religion et l'identité est « identifiée » à la nation qui a arraché son indépendance. C'est pourquoi l'on peut dire que la religion et le nationalisme sont la référence absolue de la culture arabe. Il y a fort heureusement des intellectuels dans l'histoire du monde arabe qui ont essayé de modifier cette référence en proposant une interprétation qui met l'accent sur la raison, sur la critique de soi, sur la démocratie. Mais ils sont restés marginaux, on les a tenus à l'écart, malgré leur importance dans l'histoire de la pensée. Il y a eu aussi au 19^{ème} siècle des mouvements politiques et culturels dans le monde arabe qui ont essayé d'établir une nouvelle culture, une nouvelle société sous l'influence des principes de la Révolution française, de la démocratie mais ces mouvements sont restés eux aussi marginaux.

En résumé, la culture enseigne l'impossibilité de créer du nouveau. L'intellectuel, individu

indépendant et libre, se trouve effacé et on lui substitue le texte référence, qu'il soit religieux ou politique. Mohamed, l'instituteur principal du film subit cette idéologie, on sent tout le poids du système éducatif sur lui... Nous avons beaucoup parlé et j'ai ressenti cette volonté de faire un travail sur lui, tout au long des saisons et des tournages, pour sortir peu à peu de ce schéma. On le voit bien à la fin du film où il est pour la première fois plus proche des élèves, plus tactile, et où il établit un rapport plus individuel, plus pédagogique et non académique et collectif avec les élèves. J'ai trouvé Nacer (l'instituteur de français) plus doux, avec une certaine ouverture d'esprit. Il était aussi conscient des limites pédagogiques. Il avait envie de participer, de montrer, de faire des efforts. Il était attentif et très ouvert dans la communication avec l'équipe. Pour lui, la caméra était là comme un moteur.

Le documentaire remonte jusqu'à l'événement «déclencheur» de la guerre d'Algérie (un instituteur français trouve la mort dans un attentat le 1^{er} novembre 1954) et recueille le propos étonnant d'un témoin de l'époque. Pourquoi avoir introduit cette enquête quasi-journalistique au cœur du film ?



Bien entendu l'événement du 1^{er} novembre 1954, l'attentat sur le couple des instituteurs Monnerot, a été déterminant pour le choix de mon décor principal et de l'école. Je trouvais intéressant de partir de cet attentat pour évoquer aussi bien la grande histoire que celle de l'acte déclencheur. Comment a-t-il été organisé ? Dans quel contexte ? Pourquoi un couple d'instituteurs ? Comment ce village « berceau de la révolution », vit-il réellement cette histoire ?

La classe où j'ai tourné était celle où le couple Monnerot enseignait, mais les instituteurs le savaient à peine. Ça fait partie de l'amnésie de notre histoire. On enseigne la grande histoire, le mythe de la révolution (« on a battu les Français, on les a sortis ») mais on ne raconte pas les détails alors que la région a été très riche en combattants. Quand on parle aux vieux, ils disent « moi j'ai fait ça », etc... Mais les historiens ne vont pas chercher cette mémoire-là. L'histoire doit s'écrire avec les témoins vivants, sur le terrain.

Avec mon tournage, j'ai tenté de raviver des choses. Quand j'ai fait le repérage, j'ai retrouvé l'endroit de l'attentat : il y avait une toute petite stèle abandonnée, en bois, installée en 62/63, indiquant « Ici a eu lieu le premier attentat de 1954 ». Et quand on a commencé à tourner, j'ai entendu dire que la stèle était en cours de rénovation. Par qui ? En sachant que je tournais sur place, les autorités ont érigé une nouvelle stèle, celle qu'on voit dans le film, une stèle en marbre, phallique, « à la gloire de ». Il y a eu l'inauguration de la stèle par le préfet de la région, j'ai filmé le côté officiel car c'était intéressant d'assister à ce folklore, et puis dans la foule, j'ai vu un petit vieux qui gesticulait et commençait à gueuler. Il était derrière les barreaux comme on voit dans le film (cette scène-là, c'est du réel, c'est comme ça que je l'ai rencontré). J'ai été le voir et il s'est avéré que c'est celui qui avait tiré. Et on ne l'avait pas invité ! On l'a mis de côté, on a invité les officiels mais on sentait bien qu'ils n'étaient eux-mêmes pas d'accord avec la liste

des anciens combattants à mettre sur la stèle. Ce vieux m'a touché, il a sorti des vieilles photos, il tremblait mais il ne voulait pas parler, il croyait que je travaillais pour l'État algérien. Ça a été très difficile de le convaincre. Et c'est six mois après, en mai, après de longues conversations, qu'il a accepté de faire cet entretien. Il y a comme ça une multitude de vrais combattants, qui ne sont pas les officiels, mais les oubliés, dont on n'enregistre aucune mémoire, pas même par les chercheurs...

Donc votre film constitue à cet égard une archive...

C'est le principe de mes documentaires : c'est à chaque fois une archive contemporaine, face au déni de l'histoire, de la réalité. Il n'y a pas de documentaristes dans le monde arabe, nous sommes peu à nous battre pour qu'existe le documentaire, tant dans sa dimension politique que sociale. Autant en Europe il y a un travail sur le documentaire depuis longtemps, autant chez nous, il n'y a pas encore de sensibilisation. Parce que les pouvoirs ne le souhaitent pas. Ça ravive des problématiques qu'on veut enterrer.

Pourquoi ne faites vous que du documentaire ?

Pour moi, le documentaire, c'est le baromètre de la démocratie. Quand on arrive à voir au cinéma ou à la télévision des documentaires qui reflètent une réalité politique et sociale qui accuse, c'est qu'a priori le baromètre est plutôt positif. Sinon, c'est qu'on n'y est pas encore... À ce jour, aucun de mes films n'a été distribué en Algérie ni montré à la télévision algérienne.

Avec le documentaire, j'aborde les choses de manière frontale. La fiction est toujours sous l'emprise d'une certaine autocensure. Regardez les films du monde arabe : ils ont une forme de retenue, il y a beaucoup de métaphores pour exprimer les choses, au bout d'un moment, ça devient très manichéen, alors que dans le documentaire, il y a une forme de réalité brute que j'aime bien capter, observer, travailler : les personnages sont magnifiques. Je prends le temps de trouver des tranches, ce sont des gens de la vie. Du coup il y a des dialogues que je n'aurais jamais pu écrire...

On sent parmi la population algérienne un mélange de rejet et de fascination pour la France. On a le sentiment que les Algériens n'auront jamais de rapport apaisé avec l'ex-tutelle coloniale...

Il ne s'agit pas des peuples mais du jeu entre les deux États. Il y a une responsabilité commune à la France et à l'Algérie. La France non plus n'a toujours pas réussi à avoir un rapport apaisé avec son histoire coloniale et tout n'a pas été dit sur la guerre d'Algérie ! Il faudrait ajouter à cela, et au-delà de cette critique, que l'histoire en France, s'agissant de la période algérienne, est également tronquée dans les manuels des écoles françaises.

En Algérie, l'enseignement de l'histoire ne passe pas par les témoignages mais par une écriture dogmatique, autoritaire, sans débat, avec un soubassement idéologique qui est à la fois religieux et nationaliste.

Tant que l'enfant subira son histoire de manière dogmatique, il souhaitera s'évader. Il n'écouterait pas. On le voit dans certaines scènes où les enfants s'ennuient. Le grillage à la fenêtre de la classe est là pour rappeler qu'il faut libérer les fenêtres, les yeux, ouvrir des perspectives... Un élève confond même les Moudjahidines (combattants durant la guerre d'Algérie) avec les terroristes fondamentalistes des années actuelles ! Sans repères, les histoires se confondent et

s'entrechoquent chez l'enfant.

Je pense qu'il serait urgent de réunir les chercheurs et historiens des deux pays pour une écriture commune de l'histoire franco-algérienne, sans parti pris, en suivant l'exemple franco-allemand...

Il y a aussi dans le film le témoignage bouleversant d'une femme de ménage qui estime que les femmes sont encore mises à part de la société, ne sont pas encore émancipées. Est-ce propre à l'Algérie rurale ? La situation des femmes n'évolue-t-elle pas tout de même ?



Un film documentaire, le réel, ne reflète pas une globalité mais bien un prisme. Nous sommes effectivement dans le cas d'une femme dans une société rurale qui représente 90% du territoire algérien !

La femme chaoui était une femme émancipée, qui était l'égale de l'homme. Elle labourait les terres avec les hommes, elle tissait des tapis, fabriquait de l'artisanat, des poteries, des bijoux pour en faire un commerce (le personnage de l'émigré leur rend un hommage touchant). Tout

cela a malheureusement peu à peu disparu, car depuis des années, l'idéologie religieuse et conservatrice a fait son travail. Tout au long du tournage, tout au long des quatre saisons, je n'ai pas vu une seule femme dans le village et pourtant, elles ont nourri l'équipe, proposé des cafés, des gâteaux, nous ont en quelque sorte soutenus dans notre travail, mais elles nous regardaient à travers les fenêtres.

L'unique femme qui a bien voulu se montrer et qui a bien compris l'opportunité d'un témoignage, c'était Rachida, la femme de ménage de l'école. Au début, elle a accepté que je filme uniquement sa serpillière et son balai, puis je l'ai filmée de dos au travail, puis le visage, jusqu'au gros plan. Pour le témoignage, elle ne voulait pas être filmée à visage découvert. En revanche, elle était d'accord pour que j'enregistre la voix. C'est intéressant et très fort, cette dissociation du physique et de l'intellect. Elle m'a parlé pendant deux heures, c'était une histoire tragique. Elle est devenue ainsi un personnage fort dans le film, aussi bien dans ses longs silences, son travail de ménage répétitif mais aussi lors de son témoignage exceptionnel à la fin du film. C'est elle qui a donné la temporalité au film. Elle m'a permis de construire un rythme autour de ce travail de nettoyage de l'école. Et j'aimais bien qu'elle conclue le film sur les libertés, la condition de la femme, les Berbères...

Comment s'est passé le tournage dans le village, à l'école ? Comment vous êtes vous fondus dans le décor ?

Au début, c'était difficile car le village étant considéré comme le berceau de la révolution, tous ont pensé que je venais faire un sujet là-dessus. Ça a jaser, il a fallu beaucoup de temps pour qu'ils comprennent que ce n'était pas le sujet principal du film. Donc on a parfois arrêté

de tourner, ça permettait aux gens de nous voir se balader dans la ville, aller jouer au foot avec les gamins, prendre des cafés, manger des brochettes dans les bistrot... Ça permettait d'instaurer une relation de confiance, ne pas être celui qui vient choper des choses et repartir. Les Aurès, c'est une région très frondeuse, on n'ouvre pas la porte facilement. Venant du nord, je suis considéré comme un étranger. Il a fallu les rassurer, montrer mes anciens films, pour qu'ils comprennent que je ne travaillais pas pour l'État, pas pour la télévision algérienne. Ça a pris du temps.

J'ai passé un an à écrire et repérer l'école, j'ai assisté à des cours, été à la cantine avec les enfants... J'ai choisi cette classe car les deux instituteurs étaient intéressants, plus humanistes. C'était une classe qui faisait la jonction avec le collège et puis, il y avait une beauté dans les visages des gamins qui me plaisait vraiment. Il y avait des enfants malicieux, malins... C'était « la » bonne classe !

On a fait le tournage sur une année scolaire. En septembre, je ne voulais pas tourner tout de suite, j'ai dit au chef opérateur et à l'ingénieur du son : « on va les laisser manipuler le matériel, la caméra, les micros etc... ». Tout le monde est passé par petits groupes, ils ont appuyé, filmé, perché, ils étaient morts de rire et en même temps ils apprenaient. Pendant un tournage, j'aime aussi montrer les rushes le lendemain pour qu'il y ait une vraie prise de conscience des personnages en devenir. J'expliquais souvent que je ne faisais pas un film « sur » mais « avec » eux. Le tournage de ce film était là également pour une prise de conscience collective...

Ils ont dû s'attacher à vous...

Et il y a eu cette histoire d'excursion à la plage, à la fin du tournage... Pour l'école, il était hors de question de faire venir les filles ! Au départ je me suis dit : « c'est très bien, il faut que tu filmes cette réalité », et après je me suis dit : « non, tu ne peux pas avoir pris pendant un an de la beauté de ces filles et les lâcher à ce moment-là ». Je me suis dit qu'il fallait que je leur offre cette possibilité. Ça a été une négociation pendant quinze jours avec les parents, il a fallu que j'aille dans les maisons, que je m'assois, prenne le café, discute... Et on a réussi à emmener toute l'école.

Oui, à la fin de l'année, c'était un déchirement, je leur ai donné mon numéro de portable français. Les enfants de la classe récupéraient de l'argent pour m'appeler d'une cabine et discuter !

Vous aviez prévu cette fin, à la plage ?

Non pas du tout, j'ai suivi le mouvement, je trouvais que c'était une bonne idée de partir des montagnes pour se rendre à la mer, avec ces épaves de bateaux qui bouchent l'horizon, il y avait là une belle métaphore. Je tourne beaucoup, dans la lignée de Wiseman, et je tricote après. J'ai passé huit mois à monter, c'est très long. Le vrai plaisir pour moi c'est le montage, le film naît à ce moment-là. Je vois chaque film comme un *work in progress* : chaque étape annule l'autre et l'améliore, il faut laisser le vent du réel te prendre sinon tu es hyper figé. Tout ce qui a été tourné, je le questionne à nouveau au montage : « Pourquoi ce plan ? Pourquoi je suis allé là ? »...

Le film est plastiquement très beau, on sent un grand soin accordé au cadre, à la photo. Est-ce pour vous une manière de magnifier, de rendre plus dignes les personnages, les lieux que vous filmez ?

Pour ce film, je souhaitais d'emblée placer la caméra au niveau des enfants, en travaillant plutôt sur les gros plans. J'avais un désir d'esthétique plus fort, plus tranché. Avec les gros plans,

c'était une manière pour moi de rendre compte de la beauté et de la malice des enfants et de souligner ainsi fortement le gâchis. Les Moudjahidines sont filmés, en plans plus larges, laissant apparaître la nature et les paysages pour montrer le rapport à une terre, à une histoire, renforçant ainsi leurs solitudes. L'errance de « l'émigré », je ne pouvais l'évoquer que par les mouvements de travellings, qui, somme toute, représentent à la fois les mouvements violents des Algériens et la poétique des errances. Aussi, avec mon chef opérateur, avons-nous décidé de filmer les paysages en super 16 mm alors que la vie quotidienne avec tous ses personnages était filmée en HDV. Le numérique correspond à notre époque. Il y a un côté « plastique » avec le numérique » et plus « organique » avec la pellicule. Le film avec le grain de la pellicule, sa colorimétrie plus chaude, amenait l'Histoire, celle du pays, d'une région, des paysages. Cela m'a permis d'éliminer le rapport à l'archive et de laisser travailler l'imaginaire du spectateur.

Ensuite, il y a un point de vue à mettre en place : filmer à hauteur d'enfants, filmer en contre-plongée lorsqu'il s'agit de l'écoute des enfants et en plongée du côté des instituteurs. Filmer en gros plan pour dégager les visages, les expressions, les mots, les glissements de langues...

Il y a une politique (et une éthique) du documentaire lorsque nous filmons dans une institution. Ce n'est pas la même chose, par exemple, lorsque je filme une histoire de famille. Au sein d'une institution, il y a du pouvoir, une vie, des accidents, des personnages qui y gravitent, des émotions, des réussites, des échecs...

Quel est le sens de ce titre, pour le moins énigmatique ?

Le titre est apparu lors d'une conversation avec ma mère qui m'a rappelé l'existence de ce *hadith* (parole sainte) du Prophète Mohamed : « Recherchez le savoir, jusqu'en Chine s'il le faut ». La Chine, terre symbolique et lointaine, était une référence de savoir et de science. La Chine, c'est aussi la figure de l'Autre en quelque sorte. C'est l'ouverture vers l'Autre, le contraire même de l'enfermement. Et là, je me suis dit : « la Chine, elle est vraiment loin ! ». C'est venu comme ça, en rigolant. Et puis par ricochet, le titre fait référence à une actualité, celle de la présence de la Chine et des Chinois dans l'économie algérienne...

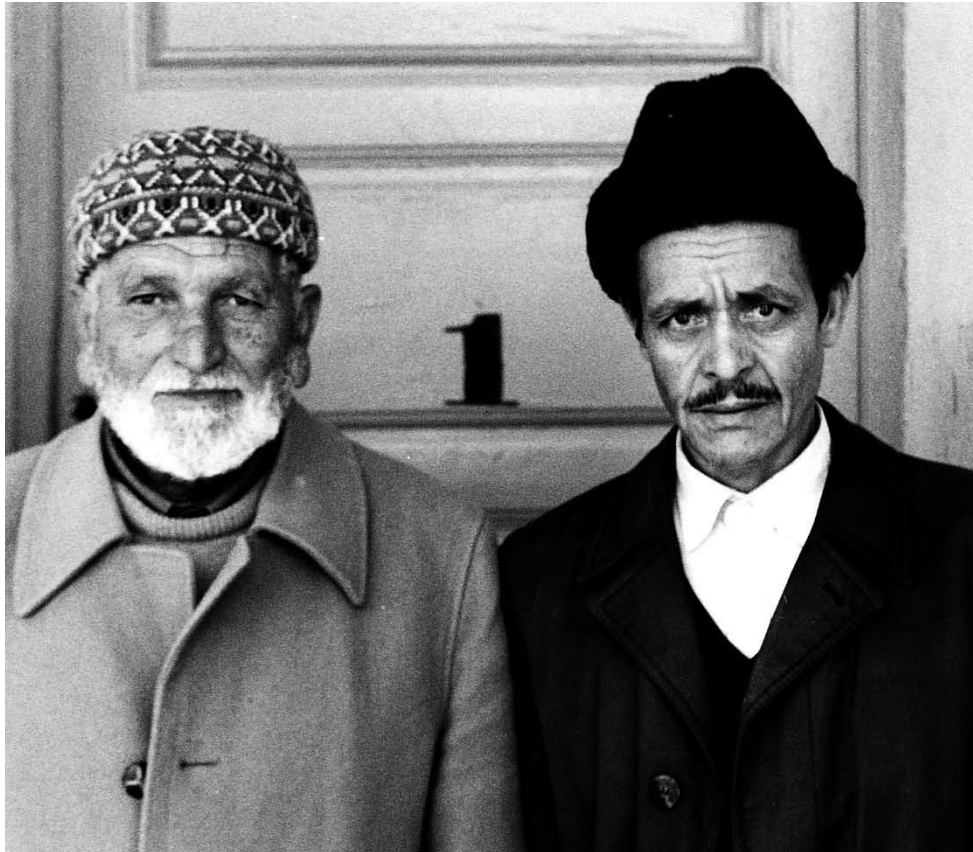
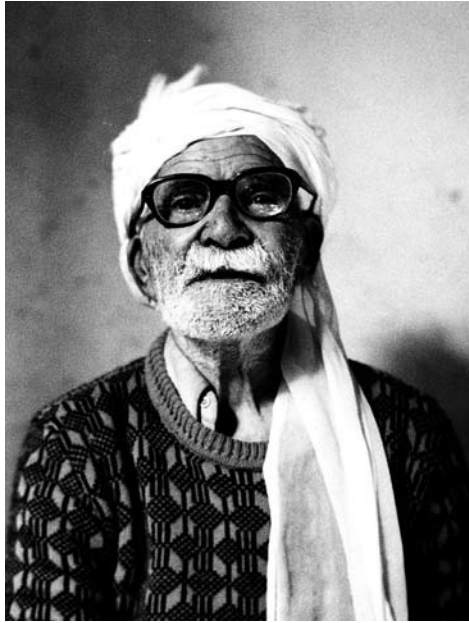
C'est assez intéressant d'ailleurs de voir que dans la nouvelle génération de réalisateurs algériens, des titres de films ont des consonances étrangères alors que le contenu est entièrement algérien (je pense à *Rome plutôt que vous* de Tariq Teguia par exemple). On s'inscrit dans l'au-delà, même si on est sur le territoire algérien. Il doit y avoir une résonance psychanalytique. À travers nos titres, nous sommes aussi en quelque sorte des *Harragas*². Est-ce parce que nos films sont essentiellement financés par l'extérieur ? Est-ce que cela reflète une population qui a envie de partir ? Messaoud, le personnage de l'émigré dans le film, passe son temps à dire : « les Chinois font des miracles », « les Français font des miracles », « les Kabyles font des miracles »... Je trouve ça curieux, révélateur, cette manière de reporter toujours sur l'autre une réussite, des « miracles ».

Propos recueillis par Baptiste Etchegaray, Paris, février 2010

1 - Hafez el-Assad, président de la République arabe syrienne de 1970 à 2000, et Anouar el-Sadate, président de la République arabe d'Égypte de 1970 à 1981.

2 - Terme originaire de l'arabe algérien « qui brûlent » (les frontières, les papiers). Le mot désigne les migrants clandestins qui prennent la mer depuis l'Afrique du nord pour rejoindre les côtes étrangères.







LES PERSONNAGES ET L'ECOLE DE GHASSIRA

« Le documentaire, c'est beaucoup d'énergie, d'implication personnelle, de générosité, de partage, d'échange, de vie commune. On ne fait pas un film « sur » mais « avec » des gens du réel. »

(Malek Bensmail, propos recueillis par Keltoum Staali pour Le Matin, mars 2009)



L'Algérie est divisée en 48 collectivités territoriales appelées wilayas. Ghassira se trouve dans la Wilaya de Batna.

La classe de 6^{ème} primaire (équivalent du CM2)





Mohamed L'instituteur principal



Nacer L'instituteur de français



Rachida, la seule femme à témoigner, est préposée à l'entretien des salles de classe. Refusant tout d'abord par pudeur d'être filmée en train de parler, elle accepte finalement que l'on enregistre son témoignage. Perdue dans ses pensées, les traits tirés cernés de bleu, elle raconte le combat d'une vie pour être une femme indépendante.

« J'ai vécu dans la misère. Je ne me suis jamais occupée de moi. Je n'ai jamais connu un seul jour de joie. J'ai été privée de toute tendresse. La tendresse du père, la tendresse de la mère. Même la tendresse du mari, j'en ai été privée. Ici, la femme a peur. Elle veut s'émanciper. Mais que craint-elle ? Elle a peur de la société. Parce que les filles se retrouvent prises en étau entre leurs pères et leurs frères. Ils ne supportent pas qu'elles soient libres. « Quand j'ai pris mon destin en main, les gens ne l'ont pas toléré. Alors, ils se sont mis à raconter des histoires, des rumeurs. Ils m'ont longuement épiée. Puis, ils ont compris que j'étais quelqu'un de bien. »

Bensiamor Hamid, dit « Azouz », est un vrai patriarche. Impeccablement rasé, il dirige sa maison et son entreprise de soudure avec calme et autorité, et rêve de faire des affaires. Il veut se marier avec une Française pour faire du tourisme, en réhabilitant le vieil hôtel construit par les français en 1902 dans les gorges du Rhoufi. Avant cela, il doit s'assurer que son fils prenne sa relève.

« Il le faut, tu sais, je vieillis. Il faut que tu apprennes la soudure. Si tu ne le fais pas, personne ne le fera. Tu vois ? Tu as raté tes études, il te faut quand même nous prendre en charge... Plus tard, tu te marieras, tu fonderas un foyer... »



Messaoud, dit « l'émigré », est le guide touristique du site archéologique des gorges du Rhoufi. Poète et musicien, il peste contre le village qui tombe en ruine, contre la paresse des jeunes, contre la fermeture de la MJC et la lenteur de l'administration, mais par-dessus tout il peste contre la perte du patrimoine identitaire, artificiellement assimilé au tourisme. « Je pleure ces objets. Et ceux qui prétendent connaître le tourisme. C'est ça, le tourisme. On pleure ces objets devenus introuvables. Je suis abandonné, ici, en Algérie. Peut-être, abandonné. Un plafond me tombe dessus. Je me crois vivant. C'est faux ! »

LES ANCIENS DU VILLAGE TÉMOIGNENT

Moudjahidines de la première heure

En 1954, le Front de Libération National (FLN) et son bras armé, l'Armée de Libération Nationale (ALN), n'existaient que depuis quelques mois et ne comptaient environ que 400 membres. La région des Aurès disposait à elle seule de 350 combattants et bénéficiait d'une solide organisation clandestine ainsi que du concours des « bandits d'honneur ». Première wilaya pendant la guerre, elle était dirigée par le martyr de la révolution qui commandita l'embuscade.

Glissée parmi les officiels à Ghassira, la caméra filme la cérémonie d'inauguration du monument commémorant le cinquantenaire de la révolution. Rappelant l'honneur d'avoir été le lieu du « coup d'envoi » de la guerre d'indépendance, les mots prononcés font l'apologie des martyrs et célèbrent cet acte fondateur de l'identité nationale. La voix claire des enfants entonnant l'hymne national algérien, le Kassaman, tranche avec ses paroles dures et farouches³ :

« Kassaman »

(Traduction de l'arabe classique)

Nous jurons !

Par les tempêtes dévastatrices abattues sur nous

Par le sang pur généreusement versé

Par les éclatants étendards flottants au vent

Sur les cimes altières de nos frères montagnes

Que nous nous sommes dressés pour la vie
et la mort

Car Nous avons décidé que l'Algérie vivra

Témoignez-en ! Témoignez-en ! Témoignez-en !

Nous sommes des combattants pour le
triomphe du droit

Pour notre indépendance, nous sommes entrés
en guerre

Nul ne prêtant oreilles à nos revendications

Nous les avons scandées au rythme des canons

Et martelées à la cadence des mitrailleuses

Car Nous avons décidé que l'Algérie vivra

Témoignez-en ! Témoignez-en ! Témoignez-en !

Ô France ! Le temps des palabres est révolu

Nous l'avons clos comme on ferme un livre

Ô France ! Voici venu le jour où il te faut rendre
des comptes

Prépare-toi ! Voici notre réponse

Le verdict, Notre Révolution le rendra

Car Nous avons décidé que l'Algérie vivra

Témoignez-en ! Témoignez-en ! Témoignez-en !

Nos Braves formeront les bataillons

Nos Dépouilles seront la rançon de notre gloire

Et nos vies celles de notre immortalité

Nous lèverons bien haut notre Drapeau au-
dessus de nos têtes

Front de Libération Nous t'avons juré fidélité

Car Nous avons décidé que l'Algérie vivra

Témoignez-en ! Témoignez-en ! Témoignez-en !

Des Champs de bataille montent l'appel de la
Patrie

Écoutez-le et obtempérez !

Écrivez-le avec le sang des Martyrs !

Et enseignez-le aux générations à venir !

Ô Gloire ! Vers toi Nous tendons la main !

Car Nous avons décidé que l'Algérie vivra

Témoignez-en ! Témoignez-en ! Témoignez-en !

Témoignez-en ! Témoignez-en ! Témoignez-en !

La réalité historique ressemble pourtant à une anecdote, à un accident. Dans la foule massée près de la tribune un vieil homme accepte de témoigner loin des déclamations officielles. Au calme d'un cimetière de martyrs, ce moudjahidine de 86 ans, résistant de la première heure oublié des livres d'école, raconte son histoire très simplement, avec courage et tristesse :

« Je savais que je ne devais pas tuer l'instituteur. C'était une erreur. 32 balles sont parties... L'institut était là, près du Caïd, c'est parti dans leur direction. Ils devaient remonter dans le bus mais pour éviter la cohue, ils se sont mis de côté. On ne les a pas tués exprès. »

Les anciens élèves de Guy Monnerot racontent :



Entre présent et mémoire, Malek Bensmail sonde le puits de ce village perdu aux confins du pays. Au-delà du mythe de l'identité nationale, l'âme de l'Algérie est aussi présente dans ses errements et ses contradictions, son « aliénation » dans laquelle l'école joue, hier comme aujourd'hui, un rôle dramatique.

Ancien élève :

- Le matin, on a appris la nouvelle de sa mort.

L'instituteur :

- Ça vous a touché ?

Ancien élève :

- On s'est mis à pleurer.

Ancien élève :

- On n'entendait pas encore parler de la Révolution. On nous a dit que l'instituteur était mort. Nous étions des élèves qui pleuraient leur professeur. Parce que l'instituteur nous transmettait... un savoir.

³ - Dans les écoles publiques algériennes, le drapeau est hissé chaque matin et abaissé chaque soir. Les élèves se réunissent alors dans la cour et chantent l'hymne national.

UN FILM ENTRE MEMOIRES ET HISTOIRE

La Toussaint Rouge dans les Aurès : le déclenchement de la guerre d'Algérie

Alger, le 23 octobre 1954

J'ai l'honneur de vous adresser, sous ce pli, un rapport établi par la police des Renseignements généraux d'Alger sur la constitution en Algérie d'un groupe autonome d'action directe par les séparatistes extrémistes. (...) Dans ces conditions peut-on penser que nous sommes à la veille d'attentats en Algérie ? Il est impossible de l'affirmer de manière absolue, mais il convient à mes yeux de le redouter.

Jean Vaujour (directeur de la Sûreté en Algérie), De la révolte à la Révolution, A. Michel, 1985.

Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1954, jour de la Toussaint, les indépendantistes du FLN perpétrèrent près de 70 attentats sur tout le territoire de l'Algérie, alors colonie française. Pour bien marquer le caractère militaire de cette entreprise, les civils ne devaient pas être frappés. Cet événement, surnommé la « Toussaint rouge », déclencha une guerre de sept ans qui allait mener à l'indépendance de l'Algérie. L'attaque fut particulièrement meurtrière dans les Aurès, vaste région montagneuse à l'Est d'Alger. Parmi les 8 morts recensées, celle de Guy Monnerot, 23 ans, fut la plus emblématique par l'émotion qu'elle suscita.

Mr et Mme Monnerot, jeunes mariés, étaient arrivés depuis un mois en Algérie pour y exercer tous deux la fonction d'instituteur auxiliaire. Installés à Tiffelfel, village perdu entre Arris et Batna, ils voulurent profiter du long week-end de la Toussaint pour visiter leur nouveau pays et prirent place dans le vieux car Citroën qui reliait Biskra à Arris. A 7h15, près du village de Ghassira, au cœur des gorges de Tighanimine, un barrage de pierres stoppa soudainement l'autocar. Le chauffeur donna un coup de frein brutal et, un commando d'une dizaine d'hommes arraisonna le véhicule. Leur chef, Chihani Bachir, fit descendre sous la menace d'une arme les deux instituteurs et le caïd Hadj Sadok, un autre passager du car. Ce dernier, véritable objectif de l'embuscade, était l'un de ces « béni-oui-oui », surnom que l'on donnait aux musulmans dévoués aux autorités françaises. Refusant de discuter avec ceux qu'il appelait « des bandits », le caïd s'interposa entre le commando et les époux Monnerot et dégaina à son tour une arme. La réponse ne se fit pas attendre. Resté en couverture avec une mitrailleuse, un des hommes de Chihani tira une rafale et atteignit le caïd en plein ventre. Guy Monnerot fut touché à la poitrine, sa femme à la hanche. Elle seule a survécu. Le corps du Caïd fut hissé dans le car, les deux jeunes instituteurs français furent entraînés sur le bord de la route et abandonnés.

Un demi-siècle plus tard, une stèle de béton surmontée d'un drapeau marque le lieu de l'embuscade qui a fait de Ghassira le « berceau de la Révolution ». De nombreux monuments commémorent les faits d'armes du début du soulèvement algérien, mais c'est l'attaque contre le bus qui a le plus frappé les esprits.

L'Algérie à l'heure de l'Indépendance

En Algérie, on appelle « guerre d'Indépendance » ou « révolution algérienne » le conflit politique et militaire qui eut lieu de 1954 à 1962 et aboutit à l'indépendance de l'Algérie. En

France, il fallut attendre 1999 pour que le terme officiel de « guerre d'Algérie » remplace celui « d'opérations de maintien de l'ordre », alors utilisé.

La présence française en Algérie remontait à 1830 et avait provoqué des soulèvements dès cette époque, résistance dont l'émir Abd el-Kader était devenu le symbole. En 1848, la II^e République s'attacha territorialement à l'Algérie et en fit, à la différence de ses autres possessions coloniales, une colonie de peuplement : 131 000 colons s'y sont installés entre 1871 et 1881. Elle était divisée en 3 départements (Algérois, Oranais, Constantinois).

À la veille du conflit, la population algérienne était divisée en deux communautés :

- un million de « citoyens français à part entière » qui comprenait les colons, surnommés les « pieds noirs », et les juifs d'Algérie, naturalisés en 1870
- l'écrasante majorité de 9 millions d'« indigènes » musulmans, terme remplacé en 1947 par celui de « citoyen de statut local ».

Bien que beaucoup plus contrasté que l'on a pu le dire, le niveau de vie des « pieds noirs » était globalement plus élevé que celui des musulmans, ces derniers étant majoritairement cantonnés aux campagnes où le sous-emploi les touchait directement. Au niveau des droits civiques, la discrimination était institutionnelle, puisque le pouvoir parlementaire était réparti en deux collèges se partageant le même nombre de sièges : le 1^{er} pour le million d'européens et le 2^{ème} pour les 9 millions de musulmans.

« L'Algérie c'est la France ; des Flandres au Congo, une seule loi, une seule nation, un seul parlement. C'est la constitution et c'est notre volonté... »

François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, octobre 1954.

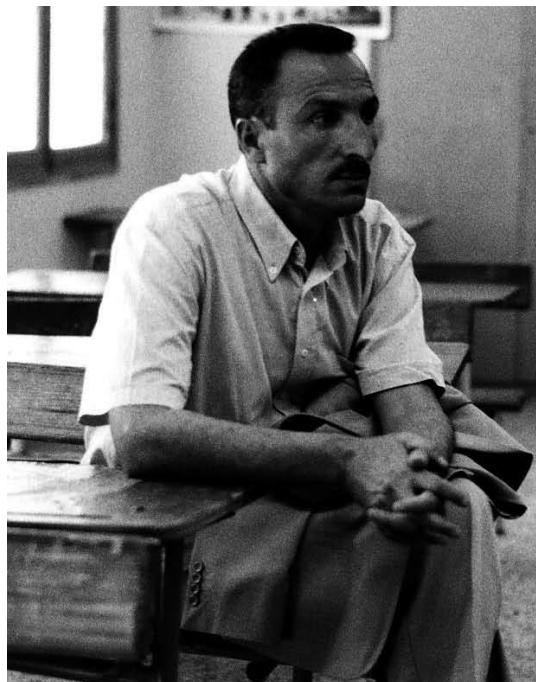
Reconnus par le gouvernement français en février 2005, les massacres de Sétif sont aujourd'hui considérés comme le point de départ de l'insurrection algérienne. Le 8 mai 1945, à l'occasion d'un défilé fêtant l'armistice, des banderoles et le drapeau algérien furent brandis entraînant des heurts sanglants entre manifestants et policiers, une vingtaine d'européens furent assassinés en représailles et le mouvement s'étendit à la région environnante et à celle de Guelma. La répression de l'armée fut d'une violence inouïe : bombardement de la marine et de l'aviation, exécutions sommaires et atrocités en tous genres. Le 22 mai, la répression prend fin, en ayant causé la mort de 10 000 à 40 000 algériens selon les sources. Les derniers insurgés sont forcés à se prosterner publiquement devant le drapeau français en répétant en cœur : « nous sommes des chiens ». La terreur, exercée alors, creuse le fossé entre Européens et musulmans. Toutes les tentatives de réformes qui ont suivi ont échoué.

« Ce jour-là, j'ai vieilli prématurément. L'adolescent que j'étais est devenu un homme. Ce jour-là, le monde a basculé. Même les ancêtres ont bougé sous terre. Et les enfants ont compris qu'il faudrait se battre les armes à la main pour devenir des hommes libres. Personne ne peut oublier ce jour-là. »

Houari Boumédiène, président de la République algérienne de 1965 à 1978.

« J'avais seize ans. Le choc que je ressentis devant l'impitoyable boucherie qui provoqua la mort de milliers de musulmans, je ne l'ai jamais oublié. Là se cimenta mon nationalisme. »

Kateb Yacine, cité par C.H. Favrod in La Révolution algérienne, 1959.



L'instituteur :

- Les écoles françaises étaient-elles accessibles aux Algériens ?

Un élève :

- Oui !

L'instituteur :

- Comment ça ? Si oui, pourquoi ? Par exemple, ta mémé qui a vécu la Révolution...L'as-tu vue lire un journal ? Elle sait lire ? La plupart de nos aïeux sont illettrés. La plupart de nos grands-parents n'ont pas été à l'école. Donc, la France a pratiqué la politique de l'illettrisme. Elle ne scolarisait pas tous les enfants du peuple algérien, mais juste ceux dont elle avait besoin pour les exploiter dans ses bureaux, administrations, etc... La France n'a pas instruit tous les Algériens !

Maurice Viollette, gouverneur général de l'Algérie :

« Il y a actuellement en Algérie 1 199 classes, comportant 466 maîtres européens et 468 maîtres indigènes. Or, d'après le recensement de 1926, on compte 5 147 000 indigènes, ce qui représente 900 000 enfants, garçons et filles d'âge scolaire. Nos écoles en reçoivent 60 000 ! Il reste donc à construire plus de 20 000 classes pour plus de 800 000 enfants. »

Notes d'un ancien Gouverneur général, dans L'Algérie vivra-t-elle ? , Paris, Libr. F. Alcan, 1931.

Dès la III^e République de Jules Ferry, la France développa un réseau d'écoles publiques dont l'architecture caractéristique demeure reconnaissable dans les villes algériennes. Cependant, l'enseignement laïque et obligatoire fut longtemps réservé aux seuls européens, les musulmans n'ayant eut accès que tardivement à un enseignement spécifique pour les « indigènes ». Ce n'est qu'en 1945 que les deux écoles fusionnèrent et que l'on put trouver dans certaines classes autant d'enfants « pieds-noirs » qu'algériens sur les bancs de l'école. Si cette proportion est réelle, elle ne reflète en rien le rapport entre les deux populations : étant dix fois supérieure en nombre aux européens, seule 15% de la population musulmane d'Algérie avait accès à l'école publique en 1954. Le plan de Constantine tenta tardivement de développer la scolarisation, mais c'était à la veille de l'indépendance...

La guerre d'Algérie dans les manuels français et algériens⁴

En France comme en Algérie, la mémoire de cette guerre demeure relativement trouble. De ce conflit de 7 ans ayant impliqué 2.800 000 soldats français et ayant causé la mort de 250 000 à 400 000 Algériens selon les sources⁵, le processus et ses répercussions sont encore largement sujets à débat. L'emploi dans le cadre de la « guerre psychologique » de la censure, de la torture jusqu'à la folie meurtrière de l'OAS (groupuscule d'extrême droite de l'Organisation Armée Secrète), les exactions multiples dans les deux camps rendent improbable un consensus historique.

L'expression « guerre d'Algérie » est la plus communément utilisée pour désigner le conflit dans les manuels français. A la différence des manuels scolaires algériens, dans lesquels reviennent plus fréquemment les termes de « guerre d'Indépendance » ou de « guerre de Libération nationale ».

Sujet de honte et de polémique en France, éludé la plupart du temps ou bien déchaînant les passions, la Guerre d'Indépendance est un élément fondamental de la construction de l'identité algérienne. A ce titre, l'instrumentalisation de ce récit par l'État algérien en fait un fondamental de l'enseignement civique et historique dans les écoles.

Actuellement les manuels scolaires algériens sont édités de manière exclusive par l'ONPS (l'Office National des Publications Scolaires), un organisme directement affilié au Ministère de l'éducation nationale. En attendant « la Réforme du système éducatif, et notamment l'ouverture de l'édition scolaire au privé » annoncées par l'ONPS lui-même, une commission de lecture et d'édition chargée de concevoir les nouveaux ouvrages a été mise en place, cette fois complétée d'une aide éditoriale externe. Autre action revendiquée : des partenariats sont envisagés en vue d'une coédition pour certains nouveaux ouvrages.

4 - Extraits de la thèse de Lydia Ait Saadi, *La nation algérienne à travers les manuels scolaires d'histoire algériens : 1962-2008*.

5 - Une étude récente, en 2002, du démographe Kamel Kateb, a évalué à 400 000 le nombre des morts algériens de cette guerre. Le FLN évoquait quant à lui en 1960 le chiffre de 1 million, puis, en 1962, 1 million et demi, chiffre demeuré jusqu'alors publiquement incontestable.

Le système éducatif en Algérie

Par ordonnance du 16 avril 1976, l'école en Algérie est gratuite et obligatoire pour un enseignement de neuf ans dispensé de 6 à 16 ans. En 2004, l'Algérie comptait 7 849 000 enfants scolarisés pour sa population de 30 millions d'habitants, répartis dans 20 262 écoles. Les dépenses publiques pour l'éducation s'élevaient à 4,7% du PIB en 2004 (7,2% pour la France). Semblable au système français, la scolarité obligatoire est divisée en un enseignement fondamental de 5 ans dispensé en école primaire et d'un enseignement moyen de 4 ans en collège, sanctionné par un brevet. À l'issue de la scolarité obligatoire, l'enseignement secondaire dure trois années et est sanctionné par un baccalauréat. Il existe en outre un enseignement préscolaire facultatif en école maternelle qui tend à se développer.

Régie selon des statuts obsolètes, l'école algérienne tarde à se réformer. L'analphabétisme, qui touche plus de 30% de l'ensemble de la population, demeure deux fois plus élevé pour les femmes

que les hommes. Par ailleurs, la mainmise jusqu'alors de l'Etat sur l'édition des manuels scolaires constituait un frein tant à l'efficacité qu'à la qualité des contenus et à la forme pédagogique. Enfin, le nombre grandissant d'écoles privées au détriment de l'enseignement public était un signe avant coureur du déphasage du système éducatif vis-à-vis de la réalité actuelle.

La réforme en cours est un facteur fondamental pour l'adaptation de l'Algérie au XXI^e siècle. Les textes officiels stipulent clairement que l'avènement du pluralisme politique, l'abandon d'une économie planifiée, le développement de la mondialisation et l'évolution croissante des connaissances nécessitent un enseignement scolaire adapté. Cette réforme prévoyait pour la rentrée 2004 une densification progressive de l'enseignement avec l'introduction dès le primaire d'un enseignement scientifique, technologique et artistique. Le développement des langues aurait dû également y tenir une place importante: le tamazight, parlé par près du quart de la population, étant introduit dès la première année.

L'enseignement de l'anglais aurait dû être intensifié au collège. Quant au français, deuxième langue du pays, son apprentissage débute à présent en théorie dès la première année du primaire.

Le statut de la langue française

« *La langue française est notre butin de guerre* » Kateb Yacine

Malgré son refus d'appartenir à l'organisation internationale de la francophonie, l'Algérie demeure le 2^e pays francophone du monde avec près de 15 millions de locuteurs de plus de 16 ans, et 8 millions d'enfants apprenant cette langue à l'école primaire. Ces chiffres peuvent surprendre, si l'on considère l'arabisation forte de l'enseignement après l'indépendance, en réponse à 132 ans de colonialisme francophone. Et pourtant, ce boom linguistique eut lieu après 1962 avec l'instauration de l'école gratuite et obligatoire et son enseignement en français. Ainsi, l'ordonnance de 1976 considère que « le français défini comme moyen d'ouverture sur le monde extérieur doit permettre à la fois l'accès à une documentation scientifique d'une part mais aussi le développement des échanges entre les civilisations et la compréhension mutuelle entre les peuples ».

Cette affirmation n'est cependant que le reflet de la réalité : la langue française s'est inscrite durablement dans la vie algérienne. Plus d'un million d'Algériens vivent en France et effectuent pour beaucoup des séjours réguliers dans leur pays d'origine, et près de 300 000 couples mixtes ont été recensés. Langue principale de l'enseignement universitaire en Algérie, le français est par ailleurs largement employé par de nombreux écrivains algériens. Enfin, par la proximité géographique des deux pays, les principales chaînes de télévision françaises sont aisément captées par 52% des foyers algériens. À noter cependant qu'aujourd'hui les pratiques évoluent : les Algériens se tournent de plus en plus vers les chaînes du golfe Persique qu'ils captent tout aussi facilement dans leurs foyers. Parallèlement, la seule télévision nationale, que les algériens appellent « l'Unique », utilise l'arabe classique et diffuse un journal télévisé quotidien à 18h en tamazight (les programmes s'ouvrent et se terminent avec des émissions religieuses, le journal télévisé de 20 h s'ouvre sur l'actualité du Président).



Ainsi, le français, bien que largement accepté dans sa pratique, est considéré comme une langue étrangère et n'en reste pas moins un enjeu « politique » et une question d'actualité. Au sein des nouvelles générations, tous ne le parlent pas aisément et le passage aux études supérieures est souvent difficile.

Les écoles coraniques

Qu'il soit dispensé à la mosquée ou au sein d'établissements spécifiques, l'enseignement coranique est pratiqué par près de 500 000 enfants en Algérie. Considéré comme un système d'enseignement parallèle, 34% des parents algériens déclaraient en 2009 y envoyer leurs enfants après l'école. S'il est vrai que durant la décennie noire des années 90, certaines écoles coraniques furent des points d'ancrage pour le fondamentalisme d'origine orientale, elles sont aujourd'hui des lieux d'ouverture dispensant autant de cours religieux que de culture et de langue. Elles n'ont rien à voir pour la plupart avec les médressés et autres écoles religieuses qui dispensent un enseignement supérieur coranique en Orient et forment le clergé de l'Islam.

Objet d'un remaniement juridique en 2007, l'enseignement coranique est assuré par 270 zaouïas, 2344 écoles coraniques et 111 écoles rattachées aux mosquées (l'encadrement est confié à des imams, muezzins et bénévoles). La qualité de l'enseignement étant très variable, l'État algérien veut par cette réforme se prémunir contre les interprétations extrémistes de certains et s'assurer que l'enseignement coranique ne concurrence pas l'enseignement public mais lui soit complémentaire.

6 - Le tamazight est parlé par les Berbères, les Kabyles, les Chaouis, les Mozabites et les Touaregs

EQUIPE

Auteur réalisateur **Malek Bensmaïl**

Image **Malek Bensmaïl**

Directeur de la photographie **Lionel Jan Kerguistel**

Ingénieur du son **Dana Farzanehpour**

Montage **Matthieu Bretaud**

Musique originale **Camel Zekri**

Superviseur linguistique **Amine Khaled**

Coproducteurs **Gérald Collas, Hachemi Zertal**

Producteur **Philippe Avril**

Crédits photos Dana Farzanehpour, Lionel Jan Kerguistel, Hafid Zertal et Malek Bensmaïl

Nos remerciements à Nathalie Chemtov et Jérémie Pottier-Grosman pour leur collaboration à la rédaction de ce dossier.

PRODUCTION

Une production Unlimited

en coproduction avec Cirta Films, INA, 3B Productions

avec la participation de ENTV, France 2 et France 5

soutenue par

Centre National de la Cinématographie (CNC),

Conseil régional d'Alsace,

Centre Images – Région Centre,

Communauté Urbaine de Strasbourg,

Région Ile-de-France,

« Alger, Capitale de la culture arabe 2007 » (Ministère algérien de la Culture),

Société Civile des Auteurs Multimédia (SCAM), bourse "Brouillon d'un rêve"

développée dans le cadre de Eurodoc-Med,

une initiative du programme Euromed Audiovisuel de l'Union Européenne.

Ventes internationales Doc and Film International

Avec le soutien de Doc sur Grand Ecran



